

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

L. Wolowski

Journal de la société statistique de Paris, tome 17 (1876), p. 225-234

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1876__17__225_0

© Société de statistique de Paris, 1876, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE PARIS

N° 9. — SEPTEMBRE 1876.

I.

L. WOLOWSKI

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, la perte douloureuse que la France vient de faire par la mort de M. Wolowski.

Ses obsèques ont eu lieu au milieu d'une affluence nombreuse de sénateurs, de députés, de membres de l'Institut et de diverses sociétés savantes, parmi lesquelles nous citerons la Société centrale d'agriculture, dont il était le président, la Société des économistes, dont il était le vice-président, et enfin la Société de statistique, dont il faisait partie depuis sa fondation et qui l'avait à diverses reprises nommé son président.

M. Levasseur, membre de l'Institut, vice-président de notre Société, chargé de représenter la France au congrès de statistique de Bude-Pesth, y a prononcé le discours suivant, dans lequel il réunit dans un même éloge M. Ch. Dupin, l'un des fondateurs de la statistique, et l'éminent économiste que nous pleurons.

Nous croyons devoir faire suivre le discours de M. Levasseur de ceux qui ont été prononcés sur la tombe de l'illustre savant par MM. Bersot, Péligot et Barral.



DISCOURS DE M. E. LEVASSEUR

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

MESSIEURS,

J'ai le triste devoir de rendre hommage ici à deux statisticiens français, membres de l'Institut, qui appartenaient tous deux à la section d'économie politique et de statistique dans l'Académie des sciences morales et politiques.

L'un est mort l'année qui a suivi le congrès de Saint-Petersbourg : c'est le baron Charles Dupin. Il était déjà un des doyens de la science lorsqu'il y a vingt-trois ans ce congrès a tenu à Bruxelles sa première session ; quoiqu'il eût encore conservé toute l'activité de son esprit, il n'a pas paru dans vos réunions et peu d'entre vous sans doute l'ont connu personnellement. Il n'appartient pas à votre génération : il appartient à celle qui a posé les premiers fondements de la science que vous travaillez à édifier. Il entra dans la carrière active en 1801, au sortir de l'École polytechnique, et, pendant plusieurs années, sa destinée le conduisit dans une région voisine de la vôtre, en Dalmatie, où il révéla de remarquables qualités d'administrateur. De retour en France, sous la Restauration, il prit une part active dans le grand mouvement d'idées et d'études qui a signalé cette période de notre histoire, et c'est alors que, s'appliquant à pénétrer et à révéler, à l'aide de la comparaison des données de la statistique, le secret de la richesse des nations, il publia son premier ouvrage sur les forces productives de la Grande-Bretagne ; à la même époque, cherchant à rendre populaires certains faits de la statistique, il employait ce système de représentation graphique que nous recommandons aujourd'hui avec tant d'instance et qui n'est pas aussi nouveau qu'on pourrait le croire ; car, c'est en 1819 qu'il publia sa première carte de l'état de l'instruction primaire en France, sur laquelle les départements les plus arriérés étaient en quelque sorte stigmatisés par l'épaisseur de la teinte sombre qui les couvrait. Je n'insiste pas, Messieurs, il me suffira de marquer la place qu'occupe M. le baron Ch. Dupin parmi les premiers maîtres de notre science. Il lui est demeuré fidèle jusqu'à la fin de sa vie et il est mort sans avoir terminé un vaste monument que, sous le titre d'*Introduction à l'Exposition universelle de 1851*, il travaillait à construire depuis vingt ans et dans lequel il essayait, avec des données, comme vous le savez, encore incomplètes sur bien des points, d'analyser et de comparer les forces productives de toutes les nations du monde.

Le baron Charles Dupin est mort plein d'années. L'autre confrère que l'Institut vient de perdre et dont nous conduisons le deuil il y a quinze jours à peine, a été enlevé à la science et à ses amis prématurément, avant que sa journée fût terminée. Wolowski n'avait pas encore soixante-six ans.

Il était né à Varsovie en 1810. Il avait reçu une éducation toute française ; son père, un des jurisconsultes distingués de la Pologne, l'avait envoyé faire ses études à Paris, au collège Henri IV, le jeune homme s'y était distingué de bonne heure dans les concours et avait marqué sa place dans les premiers rangs parmi ses condisciples, au nombre desquels il se plaisait plus tard à rappeler qu'il avait compté des princes de la famille d'Orléans.

Lorsque les événements de l'année 1831 l'eurent obligé à quitter sa patrie natale, il revint là où il avait reçu le bienfait de l'éducation, et la France fut sa seconde patrie. Il est toujours resté pieusement attaché au souvenir de la première; qui voudrait l'en blâmer? Tous ceux qui aiment leur patrie et qui l'ont vue souffrir savent qu'on s'attache à elle d'autant plus étroitement qu'elle est plus malheureuse. Il avait d'ailleurs la vue élevée du savant qui mettait son esprit au-dessus des faiblesses, même les plus respectables, celles de l'amour filial, et dans les conversations intimes de ses dernières années, je l'ai entendu plus d'une fois rendre justice aux grandes réformes qui ont marqué le commencement d'une ère nouvelle dans l'Europe orientale.

Il a honoré sa patrie d'adoption et celle-ci, en sachant employer son talent, a su aussi lui témoigner sa reconnaissance. L'histoire, le droit industriel, l'économie politique avaient été tout d'abord ses études favorites; il était un des fondateurs de la *Revue de législation et de jurisprudence*. En 1839, une chaire de législation industrielle était créée au Conservatoire des arts et métiers pour compléter l'enseignement de cet établissement, qu'on a justement surnommé la Sorbonne de l'industrie, et la chaire nouvelle était confiée à M. Wolowski, qui ne comptait pas encore alors trente ans. Il l'a occupée pendant trente-deux ans et il y a laissé une trace profonde.

On pouvait faire beaucoup de bien par cet enseignement, mais non sans difficulté. Le professeur s'adressait à un auditoire composé en grande partie d'ouvriers et d'artisans, souvent égaré par des passions ou par des espérances chimériques et mal disposé à comprendre les lois économiques qui règlent le travail et la production de la richesse. M. Wolowski, par sa parole à la fois éloquente et familière, sut le lui faire comprendre, sans jamais sacrifier une vérité au désir de plaire, mais en gagnant la sympathie de la foule qui se pressait devant sa chaire par la sympathie que lui-même témoignait pour toutes les classes laborieuses. C'était d'un point de vue élevé qu'il traitait les questions, et c'était par l'économie politique qu'il amenait ses auditeurs à l'intelligence de la législation industrielle; mais le savant traducteur de Boscher, le promoteur du Crédit foncier en France n'admettait les conclusions économiques qu'après avoir mûrement interrogé les faits passés par l'histoire et les faits présents par les enquêtes de tout genre; il regardait la statistique comme la source d'informations la plus précieuse à laquelle pût puiser l'économie politique, science d'observation. C'est d'après cette méthode qu'il a travaillé; un de ses discours d'ouverture a eu même pour sujet : *la Statistique et les forces productives de la France*. Il a appliqué cette méthode aux nombreux sujets qu'il a traités, toujours actif, toujours prêt à payer de sa personne dès qu'un intérêt scientifique ou politique le réclamait. C'est ainsi qu'il a été un des fondateurs de la Société de statistique de Paris, qu'il a présidée, et un des membres les plus anciens et les plus assidus des congrès de statistique.

Je vous disais que la France s'était montrée reconnaissante. En effet, en 1855, il recevait le plus grand honneur qui puisse être fait à un savant : il entra à l'Institut. Quatre fois la confiance de ses concitoyens l'a investi du mandat législatif : en 1848 et en 1849, en 1871 et en 1876, à deux époques où la France avait un gouvernement républicain.

Il aimait la science et les savants. Il était bienveillant pour tous, dévoué à ses amis. Beaucoup d'entre vous, Messieurs, le savent par expérience. Je suis du nombre de ceux qui le savent le mieux et ce n'est pas sans une émotion pénible que je vous

parle du savant dans lequel je regrette aujourd'hui un ami; il avait autrefois encouragé mes premiers efforts avec toute la chaleur de sa sympathie, et des liens de famille avaient ensuite resserré l'intimité que la communauté des travaux et des idées avait fait naître.

La vie semblait préparer pour lui une longue suite de beaux jours. Il voyait autour de lui prospérer les siens, sa fille mariée, son gendre, aimable comme son beau-père et aimé comme lui, occupant une haute situation dans la politique; un petit-fils qui faisait la joie de la famille et qui en était en quelque sorte devenu le centre. La mort a ravi l'enfant. Le deuil s'est appesanti sur la famille et il a pesé d'un tel poids sur le grand-père, qui ressentait aussi vivement les douleurs que les affections, et qui depuis longtemps était affaibli par la maladie, que celui-ci ne s'en est pas relevé.

Je vous disais que, il y a quinze jours à peine, nous conduisions le deuil de M. Wolowski, enlevé trop tôt à la science et à ses amis. Le président de l'Académie des sciences morales et politiques et un des professeurs du Conservatoire des arts et métiers ont, suivant l'usage, exprimé, en lui rendant les derniers devoirs, les regrets de ses confrères et de ses collègues. C'est le premier hommage rendu à sa mémoire. Je dépose ici, en terminant, comme un souvenir qui restera dans les archives du congrès et rappellera la perte prématurée d'un de vos plus anciens et de vos plus illustres collègues, un exemplaire des deux discours prononcés sur la tombe de M. Wolowski par M. Bersot, membre de l'Institut au nom de notre Académie, et par M. Pélégot, membre de l'Institut, au nom du Conservatoire des arts et métiers.

DISCOURS DE M. BERSOT

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

MESSIEURS,

L'Académie des sciences morales et politiques perd en M. Wolowski un de ses membres les plus savants et les plus actifs. Il avait été élu en 1855. On est étonné quand on parcourt la liste des communications, des rapports qu'il a faits, des discussions auxquelles il a pris part. Il y avait tout un ordre de sujets sur lesquels il était prêt, y apportant une conviction énergique, une information très-étendue, de merveilleuses ressources d'esprit et de parole. Avec cela, le plus facile, le plus obligeant des confrères, aimé de tout le monde. Il a marqué avec éclat son passage dans cette section d'économie politique qui, depuis le rétablissement de notre Académie, a tant et si bien travaillé, et qui a le bonheur de compter depuis tantôt quarante ans parmi ses membres, toujours au courant et en avant de la science, notre vénéré confrère M. Hippolyte Passy.

Vous savez que l'activité de M. Wolowski ne s'absorbait pas dans nos séances : elle suffisait encore aux séances de la Société d'économie politique, à l'organisation du Crédit foncier, à des articles de journaux et de revues, à des livres, aux débats du Conseil supérieur du commerce, de l'agriculture et de l'industrie, et aux débats du parlement. Lorsqu'un homme d'une réelle valeur a ainsi, pendant un si grand

nombre d'années, payé de sa personne, il se trouve qu'il a eu une grande action sur l'esprit public et qu'il est une puissance. M. Wolowski l'était en effet, et il a pu se rendre cette justice, que tous lui rendent, qu'il ne s'était jamais employé qu'au bien.

Il était né en 1810 à Varsovie ; il était fils de l'ancien président de la Diète polonaise. Venu en France pour compléter ses études, il retourna en Pologne prendre une part active à l'insurrection de 1831, et quand il lui fut démontré qu'il ne pouvait plus rien pour son pays, il rentra en France, où il fut naturalisé, sans rien perdre du sentiment primitif, qui resta toujours vivant et ardent. La France était la patrie naturelle de ceux qui venaient de perdre la leur ; il ne leur restait qu'à justifier leur adoption. M. Wolowski l'a largement justifiée.

Il a été élu trois fois député de la Seine : en 1848, en 1849 et, après un long intervalle, en 1871. Ce retour répété de l'opinion publique à un même nom, en des temps si différents, est toujours significatif. Quand on cherche ce qui a valu à M. Wolowski cette constance du suffrage universel, on trouve tout simplement que les électeurs lui ont été fidèles parce qu'il était fidèle à lui-même, et qu'après vingt ans ils étaient sûrs de le retrouver où ils l'avaient laissé. Il était un libéral modéré, également ferme dans son libéralisme et dans sa modération, et il y avait là de quoi lui assurer une partie considérable de la population, qui tient, comme il y tenait, à ces deux choses ; mais il faut le dire, Messieurs, si considérable qu'elle soit, elle ne suffisait pas à lui donner le nombre des suffrages où il atteignait : il lui en venait d'ailleurs, d'où l'on ne peut pas toujours les attendre, avec des idées comme celles qu'il avait. L'origine de la popularité de M. Wolowski était dans son cours du Conservatoire des arts et métiers, en plein élément ouvrier. Des milliers, des générations d'auditeurs ont passé dans cette salle ; il les a entretenus du capital, du travail, du salaire, etc. ; de ces questions sur lesquelles leurs esprits sont sans cesse éveillés et qui leur sont si justement à cœur, parce qu'elles intéressent leur dignité et le bien-être de leur famille ; ils sentaient d'instinct qu'il leur était profondément attaché ; ils le devinaient à son zèle, au sérieux de ses leçons, à la chaleur de son accent ; mais pas une fois il n'a consenti à leur complaire, à chercher leur faveur aux dépens de la science et de la vérité. Les élections venues, ils le nommaient, par un mouvement qui fait un égal honneur à lui et à eux. Il y a des popularités misérables, des instruments dont on se sert et qu'on méprise ; la vraie popularité suppose le respect. C'est celle qu'a eue M. Wolowski.

Comment ne pas se souvenir, en ce triste moment, qu'il y a un mois à peine nous rendions les derniers devoirs à M. Casimir Périer, il y a un an à M. de Rémusat ? Ils étaient de ceux que notre Académie prête ou emprunte à la politique, au profit des deux. Observateurs attentifs de la marche des événements et des esprits en France, ils étaient convaincus qu'on ne gouverne pas contre un pays, et que la politique ne consiste pas à avoir raison tout seul. Ils ont cru, avec M. Thiers, qu'il n'y avait qu'un seul régime qui fût possible, et ils l'ont appuyé de leur vote quand il fallait qu'il n'en manquât aucun. Ils ont fait plus que de fonder un régime : ils semblent y avoir ajouté un peu de leur sagesse, pour le faire vivre.

Il n'y a pas longtemps encore, qui n'eût dit que notre confrère avait enfin le loisir de se reposer et de jouir en paix du fruit de son travail ? Sa réputation de savant était incontestée ; il avait le plaisir de voir prospérer et prendre une large place la science de l'économie politique qu'il avait connue si humble lorsqu'il

avait commencé à s'y dévouer ; à la Chambre, il était nommé rapporteur du budget, un peu après, sénateur inamovible ; il s'associait à la pensée pieuse de sa sœur pour la mémoire de Léon Faucher ; il était heureux dans sa famille : il y avait accueilli l'homme distingué qui lui était un fils ; près de lui, sous son regard passionné, croissait un petit enfant en qui il se sentait renaître ; il n'était pas avancé en âge ; il était donc fondé à croire qu'il entraînait dans une série de jours plus calmes et plus doux. Cela ne devait pas être.

Les années se comptent et elles se pèsent. Il y en a de si pesantes qu'elles vous courbent et qu'on ne se relève plus. La maladie le saisit, dès l'abord menaçante, et comme si ce n'était pas assez de se débattre contre le mal physique, il fut frappé au cœur d'un coup terrible ; je me tais par respect pour d'autres douleurs. Dans de si rudes épreuves, il eut à faire appel à tout ce qu'il y avait en lui de fermes convictions religieuses. Il fut brisé, il ne fut pas étonné, quand il vit les promesses de la vie s'évanouir ; il la jugeait de plus haut, avec équité. La vie n'est que d'un instant ; mais cet instant suffit à entreprendre des choses éternelles : la vérité, le bien, les affections commencées, qui doivent être continuées. Nous avons tort de lui demander ce qu'elle ne peut pas donner, parce qu'elle ne l'a pas, la durée ; mais pendant qu'on se laisse aller à croire qu'elle durera, on pense, on agit, on aime, et c'est tout l'homme. Non, la vie ne nous trompe pas.

Quel que soit le terme que la Providence a mesuré à notre confrère, il est certain qu'il a été un vaillant ouvrier, qui a bien fait sa journée. La France a besoin d'en avoir beaucoup de pareils ; elle se plaint quand la mort les lui enlève, et elle les accompagne de ses regrets.

DISCOURS DE M. PÉLIGOT

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

PROFESSEUR AU CONSERVATOIRE DES ARTS ET MÉTIERS.

MESSIEURS,

Qu'il me soit permis, comme interprète du Conservatoire des arts et métiers qui, depuis près de quarante ans, comptait M. Wolowski au nombre de ses professeurs, d'adresser quelques paroles d'adieu à notre illustre et bien-aimé collègue. Depuis l'année 1839, M. Wolowski occupait la chaire de législation industrielle qui venait d'être créée pour lui : le cours d'économie politique était confié à M. Blanqui, qui avait succédé à Jean-Baptiste Say, le fondateur de cet enseignement dans notre pays. Bien que les deux cours fussent distincts, d'après l'affiche, nul ne peut dire que les professeurs restaient bien strictement dans les limites de leurs programmes, et que le libre échange, un des sujets qu'ils aimaient à traiter, n'était pas quelque peu pratiqué par chacun d'eux : mais personne ne s'en plaignait ; rappeler les noms de J.-B. Say, de Blanqui et de Wolowski, noms qui sont l'honneur de notre maison, c'est dire le rôle considérable que le Conservatoire a joué sur l'éducation des masses en ce qui concerne la liberté commerciale, et sur la vulgarisation, toujours lente et difficile, des plus saines doctrines de la science économique.

dans

dans

En 1854, M. Wolowski eut la pleine possession du cours d'économie politique ; comme son prédécesseur, il n'hésitait jamais à aborder la discussion de doctrines qui n'étaient pas toujours celles que rêvaient plusieurs de ses auditeurs, perdus dans la foule si sympathique qui fréquente nos amphithéâtres. Les questions relatives à la propriété, au capital, aux grèves, aux coalitions, étaient difficiles à traiter devant un auditoire d'ouvriers ; mais la parole franche, libérale, conciliante du maître avait sur eux une grande autorité ; elle a contribué plus d'une fois à maintenir la tranquillité dans les temps de transition que nous avons à traverser.

Tout le monde se souvient de la tâche que notre collègue s'imposa lorsqu'en 1848 il descendit de sa chaire pour aller combattre dans les clubs les systèmes socialistes qui y étaient alors en grande et exclusive faveur. Il fallait assurément beaucoup de courage et de patriotisme pour chercher à convaincre les masses populaires indisciplinées, ardentes, peu habituées à l'exercice du droit de réunion dont elles venaient d'être dotées. M. Wolowski accepta la lutte, et il retira de cette entreprise sinon le succès, au moins une popularité de bon aloi qui lui valut, en 1849 et en 1871, les très-nombreux suffrages des électeurs du département de la Seine.

Ouverte pour lui en 1849, la carrière politique l'obligea de renoncer à son enseignement du Conservatoire, qu'il retrouvait bientôt à la suite du 2 décembre. Il ne nous appartient pas de parler des travaux aussi nombreux qu'importants que notre collègue a publiés sur les questions les plus diverses de la science économique : les *Banques*, la *Circulation fiduciaire et métallique*, la *Question monétaire*, le *Travail des enfants dans les manufactures*, etc., ont été l'objet de ses laborieuses études.

Le don des langues, qu'il possédait à un haut degré, lui permettait de puiser dans ses voyages et dans les publications étrangères des documents qui, sans lui, seraient restés inconnus. Nous n'avons pas non plus à dire la part qu'il prit à la création du Crédit foncier ; mais il nous est permis de rappeler avec quelle ardeur et quelle compétence il abordait l'étude comparée des industries de tous les pays aux Expositions universelles de Londres, de Paris et de Vienne.

Aucune question ne lui était étrangère, et, comme juré, aucune démarche ne l'arrêtait lorsqu'il s'agissait de justice et d'équité envers nos concitoyens : tous nos industriels savent la part considérable que M. Wolowski, déjà frappé par la maladie, a prise dans l'organisation de l'Exposition de Vienne en 1873, et avec quelle ardeur, à Vienne comme à Paris, il a défendu nos intérêts.

Les exigences de la politique et celles de sa santé, fortement ébranlée, malgré les soins pieux dont il était entouré, par des travaux incessants et par un immense malheur de famille, nous donnaient peu d'espoir de revoir M. Wolowski reprendre son enseignement parmi nous ; mais nous espérions conserver longtemps encore l'ami fidèle, le savant illustre, le patriote convaincu. Dieu en a décidé autrement, et devant cette tombe, il ne nous reste que le devoir douloureux d'adresser à notre cher et aimé collègue un suprême et éternel adieu.

DISCOURS DE M. BARRAL

SECRETÉAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'AGRICULTURE.

MESSIEURS,

La Société centrale d'agriculture, en appelant dans son sein, il y a quinze ans, M. Wolowski, qui était surtout un économiste pur, avait voulu reconnaître hautement deux grands services qu'il avait rendus à la cause du progrès agricole en France. Wolowski avait fondé le Crédit foncier par les efforts les plus persévérants, par une lutte de plusieurs années contre les préjugés; il avait voulu venir en aide à l'agriculture par une bonne organisation du crédit, en apportant une première pierre à l'édifice de l'avenir, — ce sont ses propres expressions, — et il y avait réussi. Il y a vingt ans, les agriculteurs étaient presque unanimement dans cette croyance qu'on ne pouvait cultiver avec profit qu'à la condition que les produits du sol français seraient protégés par des droits de douane élevés; ils admettaient bien que, dans les époques de disette, il fallait suspendre ces droits, mais en temps d'abondance ils se regardaient comme abrités contre l'inondation étrangère par le relèvement de ce qu'on appelait l'échelle mobile. Autant de propriétaires ou de fermiers, autant de partisans de l'école protectionniste. Wolowski fut un de ceux qui concoururent le plus efficacement par leur enseignement, par leurs discours, par leurs livres, à retourner complètement l'opinion, si ce n'est pas de l'unanimité, au moins de la très-grande majorité des agriculteurs.

« Oui, disait-il, nos cultivateurs doivent être protégés, mais d'une protection directe et positive, et non point de cette protection défensive qui est tout simplement un leurre. Ce qu'il faut à l'agriculture, c'est qu'elle soit mise en possession de tous les instruments de production dont la nature l'a gratifiée, et qui ne sont pas encore appropriés à son usage. Qu'on lui donne la jouissance des eaux pour ses irrigations, qu'on reboise les flancs décharnés des montagnes, qu'on dessèche et qu'on assainisse les marais insalubres; qu'on la dote d'une viabilité complète; qu'on fonde pour elle des écoles, des banques, un système d'assurances; qu'on modifie l'assiette des impôts qui pèsent le plus lourdement sur l'exploitation rurale, alors elle sera vraiment protégée. Le libre échange, au lieu de lui sembler un ennemi dangereux, apparaîtra à ses yeux comme un auxiliaire indispensable. »

Wolowski a eu le bonheur de voir ce changement s'accomplir dans les idées des classes agricoles; il n'a pas cessé, un seul instant, d'y contribuer dans les nombreuses discussions qui se sont produites pour amener les réformes dont l'agriculture a fini par jouir. Une de ses plus constantes sollicitudes était de montrer les avantages des traités commerciaux pour la prospérité agricole de la France. L'an dernier, alors que vous l'aviez appelé à la présidence, ce qu'il regardait comme un grand honneur, car il partageait ainsi la direction de vos travaux avec l'illustre M. Chevreul, il prit pour thème du discours qu'il prononça dans votre séance publique annuelle, l'harmonie assurée dans les productions agricoles par la liberté des échanges.

Wolowski laisse parmi nous le souvenir d'un confrère essentiellement bon, ardent au travail, aimant avant tout la vérité et ne s'emportant jamais que pour sa

cause ; mais il avait dans la pratique des choses la grande vertu du législateur, la modération, selon l'expression de Montesquieu. Il était surtout indépendant, et dans sa vie il a donné ce noble exemple de ne pas vouloir garder le gouvernement du Crédit foncier dont il avait les titres en main, parce qu'il reconnaissait que son caractère ne lui permettait pas d'être l'agent docile du gouvernement impérial. Pour assurer le succès de l'œuvre à laquelle il s'était voué, il descendit, par acte de sa seule volonté, du premier rang à un rang secondaire. Aussi l'estime publique a-t-elle été le trouver ; il fut partout populaire, et lui qui n'était pas agriculteur, il a trouvé parmi les hommes des champs, aussi bien que près des habitants des villes, des amis reconnaissants de son dévouement au vrai et au bien. C'est pourquoi la Société centrale d'agriculture lui rend aujourd'hui un solennel hommage, en le plaçant à côté des grands économistes que, dès le siècle dernier, elle comptait déjà parmi ses membres. Adieu donc, confrère aimé, confrère honoré de tous ceux qui mettent au premier rang l'amour de la science et l'amour de la patrie, surtout, comme vous, de la patrie morte ou captive et de la patrie d'adoption !

Comme nous l'avons dit plus haut, M. Wolowski a été l'un des fondateurs de la Société de statistique de Paris. Il en a conservé la vice-présidence depuis l'année 1860 jusqu'en 1873, époque à laquelle il fut nommé président.

Il suffit de consulter la collection des procès-verbaux de nos séances pour apprécier le savoir profond et l'exquise urbanité de notre regretté collègue, et l'on peut dire qu'il n'est pas une des questions même les plus obscures de la statistique qu'il n'ait éclairée et fait progresser.

C'est que M. Wolowski aimait la statistique et la cultivait avec autant de succès que l'économie politique, science dont il est un des maîtres les plus éminents et les plus incontestés : aussi ne séparait-il pas ces deux sciences, qu'il considérait comme deux sœurs.

« On ne saurait, a-t-il dit dans une de nos séances, faire de bonne statistique sans posséder des connaissances étendues et variées dans le domaine des sciences sociales. Il en est une surtout qui doit prêter à la statistique un concours utile et dévoué, c'est l'économie politique. Les deux sciences, tout en se donnant un mutuel appui, procèdent différemment. L'économie politique déduit, des principes puisés dans les hautes investigations de la philosophie, les lois mêmes de la production et de l'échange. Mais ces lois ne sauraient avoir de valeur qu'à la condition de ne pas être démenties par les faits, consciencieusement recueillis, sérieusement contrôlés, et relevés

« pendant une période assez longue pour que l'effet des perturbations accidentelles ait pu disparaître. Les constructions purement idéales s'évanouissent au contact de cette contre-épreuve; elle ne laisse debout que les conceptions justes et vraies. En un mot, les faits doivent confirmer les doctrines; c'est la pierre de touche qui constate leur valeur. »

Pénétré de ces principes, nul ne pouvait mieux que M. Wolowski juger de haut l'illustre Quételet, que nous regardons comme le véritable créateur de la statistique; l'éloge qu'il a fait de ce savant est peut-être ce que l'on a écrit de plus remarquable sur la science que propage notre journal.

Hélas! la mort fait chaque jour sa moisson dans la génération à laquelle appartenait M. Wolowski. Nous craignons, quelle que soit notre confiance dans l'avenir, que de pareilles pertes ne puissent être de longtemps réparées.